

# L'AIGUISEUR DE SCIES



A GEORGES LECOMTE



SON étau portatif appuyé contre la façade d'une boucherie bien cotée dans le quartier, depuis cinq minutes, l'aigiseur tirait, en cadence, des dzi ! dzi ! légers comme un bourdonnement d'insectes. Ce n'étaient pas les cacophoniques crin ! crin ! qui vous agacent les oreilles et vous font claquer des dents lorsque la lime est maniée par un artisan malhabile.

Sa voie lui ayant été soigneusement rendue, la scie subit un bon coup de brosse à poils de fer. Des molécules d'acier tombèrent sur le trottoir. La scie reluisante pouvait affronter de nouveau les fémurs et les tibias les plus résistants.

Cependant, pas la moindre gouttelette de sueur n'avait perlé au front de l'opérateur.

— Encore une de rajeunie, fis-je timidement, tel un intrus.

Sur le seuil de sa porte, visiblement inquiet de mon obstination à considérer l'ouvrier, le boucher cherchait à pénétrer le mystère.

— Et ce ne sera pas la dernière, je l'espère, répondit comme en cherchant ses mots, un homme trapu, propre, qui me parut dans toute la force de l'âge. Une moustache soyeuse, bien fournie, barrait sa lèvre supérieure.

La joie qui pétillait dans ses yeux noirs — il venait de faire un nouveau client — m'avait engagé à lier ainsi conversation.

Je repris :

— C'est décidément un métier qui réclame de l'œil et un véritable tour de main que celui d'aiguiser de scies ?

— Mais oui, fit avec conviction le professionnel. Demandez-le plutôt à Maître Boucher.

— J'vous crois, acquiesça le patron.

— Par malheur, continua l'homme à la scie, tous ceux qui l'exercent ne connaissent pas leur affaire. Ainsi, pendant la mauvaise saison, on rencontre de prétendus aiguisers qui s'en vont quémander la pratique. Le client ne constate leur incapacité que lorsqu'il est trop tard.

Une bise aigrette nous frappait au visage. Afin de bavarder plus à l'aise, je priai l'aiguiser d'accepter un verre au café le plus voisin. L'ouvrier se rendit à mon invitation, exclusivement, je crois, pour se concilier les bonnes grâces du boucher ; il avait surpris l'intimité qui nous unissait.

— Votre état exige-t-il un long apprentissage ? demandai-je, quand le moka etterbeekois fuma devant nous.

— Non, à vrai dire. Après deux ou trois semaines, un



homme intelligent et décidé peut travailler, s'il a eu la bonne fortune de trouver quelqu'un pour l'initier.

» Ainsi, moi-même, je me suis mis à la besogne, sans l'aide de personne. Il est vrai que j'étais limeur en cuivre et quincailler.

— Pourquoi cette désertion ?

— Elle est assez récente, fit mon interlocuteur. Depuis une bonne année seulement, j'ai quitté ce métier, à cause des difficultés d'avoir un travail régulier. Et puis, je n'aimais pas entendre crier et tempêter constamment à mes côtés, avec le brio qui caractérise certains patrons. La tranquillité me convient mieux, beaucoup. On ne se fait pas faire...

» De plus, j'étais sans travail avec cinq bouches à nourrir : ma femme et quatre enfants. C'est une charge et une responsabilité.

» Bref, ayant pesé le pour et le contre, j'achetai, pour vingt francs, un étau, une tenaille, des limes, une brosse, l'ensemble des outils indispensables. De boucherie en boucherie, j'allai solliciter, supplier même qu'on utilisât mes services. Plus d'une fois, il m'est arrivé de me trouver à Vilvorde, à Dieghem ou bien loin ailleurs sans avoir réussi à gagner assez pour sustenter les miens.

» Je tins bon malgré tout ; à force d'énergie, je me suis constitué une clientèle fidèle que je sers de mon mieux. Tous les jours, dès 7 1/2 heures l'été, 8 heures l'hiver, je suis en route. Chaque semaine, à jour fixe, je visite mes bouchers et charcutiers ; j'en compte à Forest, à Jette, à Laeken, à Auderghem, partout. Comme vous pensez, je ne dédaigne pas les travaux des particuliers, et je m'emploie à augmenter la pratique.

— Quelle est la rémunération que vous réclamez ? interrogeai-je.

— En général, l'aiguillage d'une scie se paye 0,30. Il est

des bouchers qui donnent toujours à leurs vieux aiguiseurs l'ancien prix : 0,40 et 0,50. Pour l'instant, c'est la bonne saison pour nous. On est revenu, n'est-ce pas, de la campagne et de la mer, avec des estomacs neufs et des appétits aiguisés. Je gagne de trois francs cinquante à quatre francs, déduction faite de mes menues dépenses et du coût de mes limes. Il ne faut pas oublier que nous ne pouvons, l'hiver, travailler fort tard, si ce n'est à l'électricité. Sinon, on gâche le travail.

— Somme toute, vous devez être assez nombreux dans votre profession ? supputai-je.

— Forcément. Le nombre de boucheries (1) et de charcuteries est très élevé dans l'agglomération. Il y a aussi les abattoirs. On se dispute cette nombreuse clientèle avec une jalousie féroce. La lutte pour la scie ! quoi !

» Il est quelques aiguiseurs (2), très anciens sur la place, qui travaillent à domicile avec le concours d'ouvriers. Un homme de peine est chargé d'aller prendre les outils à aiguiser et d'en effectuer la remise. Encore faut-il, pour cela, avoir la clientèle des grands établissements du centre de la ville.

— Et ce sont des Bruxellois, ces confrères ?

— Presque tous, en effet. On compte à peine quelques Français. Moi-même, je suis Italien : de Salerne !

— De Salerne !

— Oui, oui, ponctua l'artisan avec un sourire au coin des lèvres.

Un moment il resta silencieux, la pensée absente, envolée vers les pays bleus de là-bas. Puis il narra :

---

(1) D'après l'*Annuaire du commerce et de l'industrie*, on comptait, en 1909, dans l'agglomération bruxelloise, 1074 bouchers et 617 charcutiers.

(2) Simultanément couteliers.



— Oui. J'étais bien jeune, lorsque mon père, alternativement ouvrier terrassier ou meunier, abandonna sa femme et les deux jeunes enfants qui lui restaient pour courir l'Amérique, la France, la Belgique. Une pierre qui roulait, quoi !

» Pourtant, je fus en classe jusqu'à l'âge de onze ou douze ans et me tirai assez bien d'affaire. Tenez, voilà « ma calligraphie ».

Et il me fit voir un petit carnet, très proprement tenu, au nom de Germain X, et qui donnait la liste de ses clients, les jours auxquels il doit leur faire visite, etc.

Immédiatement il poursuivit :

— Je m'efforçai de venir en aide à ma mère et, à dix-sept ans, j'étais un terrassier de quelque valeur. C'est alors qu'à mon tour hanté par des rêves de fortune, je dis adieu à ma mère, à Salerne la morte et à ma pauvre Campanie. J'arrivai à Bruxelles retrouver mon père. Les émigrants italiens, voyez-vous, se dirigent le plus souvent vers les pays où les ont précédés leurs parents ou amis.

» Ma mère nous rejoignit ici plus tard, beaucoup plus tard. Ils s'y trouvent toujours. Mon père, qui a cinquante-huit ans, est joueur d'orgue de Barberi.

» Au début de mon apprentissage, j'ai exercé ce métier, aux jours de chômage. Mais, je vous le confesse, cela me pesait énormément. Je ne pouvais comprendre — et ce sentiment est plus vivace que jamais — qu'un homme robuste fût assez lâche pour tendre ainsi la main. Passe pour les vieux à qui, par commisération, l'on consent à payer ces airs désespérément moulus.

— Le jeu est toutefois de rapport, si j'en juge par le nombre de ceux qui le pratiquent ?

— Oui, assez. On peut gagner, l'été, quatre francs les jours

ouvrables, six francs le dimanche ; l'hiver, la recette est sensiblement moindre.

— Et qui fournit ces orgues de « Barbarie » ?

— Des fabricants spéciaux, répondit Germain ; il en est trois à Bruxelles, d'origine italienne. Ils les louent parfois, mais ils les vendent plus ordinairement par paiements hebdomadaires ou mensuels. Un bon piano coûte de trois cent cinquante à quatre cents francs. De rencontre, on peut en obtenir pour cent cinquante francs.

Notre conversation avait tourné. J'en profitai pour obtenir quelques renseignements sur les compatriotes errants de l'errante Mignon.

— A combien estimez-vous le nombre de personnes qui composent la colonie italienne, joueurs d'orgue et fabricants de crème à la glace ?

— A plusieurs centaines, la plupart Napolitains, assura l'aiguiseur. Tous sont cantonnés dans la rue Saint-François et les environs ou dans la rue Haute. Ils s'entendent très bien. Les mariages y sont assez fréquents. Il est vrai que les Bruxellois ne dédaignent pas complètement mes compatriotes. Le Belge est un fervent de la plastique italienne. Dans vos académies, plusieurs marchands de crème à la glace servent de modèles, pendant la mauvaise saison, ou quand la vente des marrons et des pommes de terre frites ne marche pas. Ce sont là des commerces aléatoires, soumis à toutes les fluctuations de la température, aux caprices de la mode.

» Il y a aussi la taxe qu'imposent aux « pianistes » certaines communes environnantes ; elle est : à Ixelles, de vingt francs par mois ; à Laeken, de douze francs par trimestre, de vingt-quatre francs par semestre et de trente francs par an ; à Saint-Gilles, de cinq francs par mois (trente permis sont



délivrés annuellement); à Schaerbeek, d'un franc par semaine et de quatre francs par mois.

» Pour éviter l'encombrement, l'administration communale de Saint-Josse-ten-Noode procède mensuellement à une adjudication, à raison de un adjudicataire par division de police, et il en est trois.

» Etterbeek a trois « pianistes » officiels payant par année : le premier, deux cents francs, pour circuler trois jours par semaine, y compris le dimanche ; le deuxième, cent quatre-vingts francs, pour circuler trois autres jours de la semaine, le troisième, quarante francs, pour... ce qui reste.

» La ville de Bruxelles n'autorise pas les joueurs d'orgue de Barberi à « mousiquer » sur son territoire. Les communes d'Anderlecht et de Schaerbeek leur accordent cette autorisation deux jours par semaine : le jeudi et le dimanche ; celle de Molenbeek-Saint-Jean, toute l'année.

» Inutile de vous dire que tous ne sont pas en bonne règle, loin de là.

» Un grief, et j'en ai d'autres, que je fais constamment à mes pays et payses, c'est qu'ils manquent de tenue. Pourquoi ce débraillé, partout, toujours, quand il est si facile, si agréable et si bon d'être propre ?

Etait-ce l'excitation nerveuse produite par le café ? Mon homme allait, allait toujours, bavardant. Et je prenais plaisir à écouter sa voix chaude et ses phrases qu'il modulait avec l'accent prononcé des méridionaux. Il disait :

— Je me suis de même heurté souvent contre la sotte manie de retourner en Italie, quand la fortune conquise s'élève à un ou deux mille francs.

— Mal du pays, interrompis-je. Tous les exilés l'éprouvent, j'imagine.



— Oh ! que non. C'est la vanité d'acquérir au pays une maison ou des lopins de terre. Le fonds est d'ailleurs rapidement dévoré, et l'on revient en Belgique tenter de nouveau la fortune.

» Quoi de plus naturel pourtant, puisque votre hospitalité nous est douce, parfois fructueuse, de dépenser notre argent là où il nous a été donné de le gagner ? Je ne suis ni un sans-cœur ni un sans-patrie, loin de là. Il ne me viendra pas néanmoins à l'esprit de quitter la Belgique pour retourner trimer la vie misérable de nos paysans. Ma femme, italienne aussi, partage mon avis à cet égard.

» J'ai quatre enfants : deux fils et deux filles. L'aîné qui a sept ans, va en classe ; le second ira sous peu. Je voudrais tant faire de mes garçons des employés, des gens de bureau, pour le consulat... « C'est chic »... Et puis, ils seraient à l'abri de toutes les intempéries. Tandis que moi...

Je laissai se poursuivre ce rêve d'un digne père.

Assigner à son existence semblable but, le plus rationnelle qui soit, c'est vivre, c'est généralement réussir.

Instinctivement, ma sympathie grandissait pour ce résolu. Qui n'eût éprouvé ce sentiment ? Je m'enquis donc de ses distractions, de sa demeure...

— Mes délassements ? me répondit-il, je les trouve chez moi, parmi les miens. Je lis, je lis même beaucoup d'ouvrages italiens, et j'étudie de mon mieux la grammaire française.

» J'habite rue des Bluets, n<sup>o</sup>... Faites-moi le plaisir de me rendre visite. Je suis pauvre, mais cela ne vous arrêtera pas, j'en suis sûr. Vous pourrez ainsi constater qu'avec la meilleure volonté du monde, il n'est pas possible, à Bruxelles, de se loger comme on le voudrait bien. Quand on a des enfants, personne ne vous veut pour locataire. Et cependant,

---

s'il n'y avait pas d'enfants, il n'y aurait bientôt plus de locataires. Est-ce vrai ? Ça n'est pas juste, cela...

Germain m'a donné rendez-vous, dimanche prochain, après la messe de neuf heures.





Première Série



# L'ÂME DES HUMBLÉS

PAR

LOUIS BANNEUX

---

PRÉFACE de H. CARTON de WIART



Croquis d'Aug. Donnay



- - - TAMINES - - -  
- DUCULOT-ROULIN -  
- - - ÉDITEUR - - -  
- - - BRUXELLES - - -  
- J. LEBÈGUE & Cie -  
- RUE DE LA MADELEINE, 46 -

# TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
PRÉFACE . . . . .	IX
I. — LE FACTEUR RURAL. . . . .	7
II. — LES MARCHANDS DE SABLE. . . . .	19
III. — LE MARCHAND DES QUATRE-SAISONS. . . . .	39
IV. — LES BOTTERESSES . . . . .	51
V. — LE CANTONNIER ARDENNAIS. . . . .	67
VI. — L'AIGUISEUR DE SCIES . . . . .	77
VII. — NOS CHIFFONNIERS . . . . .	89
VIII. — LE BATELIER . . . . .	107
IX. — LE CANTONNIER BRUXELLOIS . . . . .	131
X. — LE MARCHAND DE CHARBON . . . . .	139
XI. — L'ECLUSIER . . . . .	173
XII. — LE GARDE FORESTIER. . . . .	191

